

Les Lettres romanes

Tome 73 n° 3-4 (2019)



© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Bureau de direction:

Directeur : Michel Lisse (michel.lisse@uclouvain.be)

Vice-directrice : Tania Van Hemelryck

Secrétariat : Ghislaine Moucharte
(ghislaine.moucharte@uclouvain.be)

Finances : Sonia Henrot

Comité scientifique:

Emmanuel Bouju (Université de Rennes 2)

Bertrand Gervais (Université du Québec à Montréal)

Hans Peter Lund (Université d'Aarhus)

David Martens (KULeuven)

Fritz Nies (Université de Düsseldorf)

Isabelle Ost (Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles)

Thomas Pavel (Université de Chicago)

Isabel Román (Université d'Extremadura)

Madeleine Tyssens (Université de Liège)

Comité éditorial:

Véronique Bragard

Jacques Carion

Mattia Cavagna

Jean-Louis Dufays

Erica Durante

Vincent Engel

Geneviève Fabry

Gian Paolo Giudicetti

Agnès Guiderdoni

Georges Jacques

Costantino Maeder

Christophe Meurée

Pierre Piret

Jean-Claude Polet

Colette Storms

Claude Thiry

Jean-Louis Tilleuil

Stéphanie Vanasten

Myriam Watthee-Delmotte

Damien Zanone



Les Lettres romanes
Tome 73 n° 3-4 (2019)



© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE USED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

BREPOLS

Illustration de couverture : Bruno Catalano, *Les Voyageurs*, Marseille, 2009, DR.

La revue *Les Lettres romanes* est publiée grâce au soutien logistique de l'Institut des Civilisations, Arts et Lettres (INCAL) de l'Université catholique de Louvain.

© 2020, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.



D/2020/0095/62

ISBN 978-2-503-58278-8

ISSN 0024-1415

e-ISSN 2295-8991

DOI 10.1484/J.LLR.5.119897

© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.

Printed in the EU on acid-free paper

PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Table des matières

Écrire l'exil

Dossier édité par Jonathan CHÂTEL et Pierre PIRET

Jonathan CHÂTEL et Pierre PIRET

Introduction 301

Laetitia SAINTES

Formuler l'ineffable de l'exil :
autour de *Dix années d'exil* de Germaine de Staël 309

Nathalie GILLAIN

Spectres de l'exil, incarnation du pouvoir.
Victor Hugo à Jersey :
les photographies de la proscription 323

Jonathan CHÂTEL

Réflexions sur l'exil d'Henrik Ibsen 349

Daniel LAROCHE

Écrivains belges expatriés en France. Le cas de Norvège 363

Pierre PIRET

L'exil et la honte. Jean Genet et les Palestiniens 377

Charline LAMBERT

Inflexions politiques et trajectoires poétiques :
les exils de Gherasim Luca et Radovan Ivisic 393

Michel LISSE

Scènes primitives des exils de Jacques Derrida 407

Hubert ROLAND

Exil historique, « exil intérieur » et création.
Réflexion inspirée par la construction du personnage
de Gottfried Benn dans *Les Éblouissements*
de Pierre Mertens 419

Varia

Patrick THÉRIAULT

- Outrance et outrage poétiques chez le dernier Baudelaire :
Les Amœnitates Belgicæ et le poème-caricature 437

Laurent ROBERT

- Se marier (ou pas) : le mariage dans *Rayons perdus*
 de Louisa Siefert et *Les Humbles* de François Coppée 459

Amaury DEHOUX

- Indépendance et interdépendance dans les littératures
 francophones du Pacifique insulaire.
 L'exemple de Chantal T. Spitz et Déwé Gorodé 475

Chiara CARRARO

- La frontière : *limen* et paysage chez Marie Darrieussecq
 et Maylis de Kerangal 495

Les Livres

Les Libertins en campagne. Édition critique par Jacques
 Cormier (Jean-Claude Polet), 521 – Alain CORBIN, Jean-
 Jacques COURTINE et Georges VIGARELLO (dir.), *Histoire
 des émotions II. Des Lumières à la fin du XIX^e siècle* (Diana
 Mite-Colceriu), 522 – Daniel LAROCHE, *Une chanson bonne à
 mâcher. Vie et œuvre de Norge* (Ginette Michaux), 525.

Table du tome Septante-trois 2019 529

Index des noms 533



Amaury DEHOUX

FNRS – Université catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve

Indépendance et interdépendance dans les littératures francophones du Pacifique insulaire

L'exemple de Chantal T. Spitz et Déwé Gorodé

Résumé

En se basant sur les romans L'Île des rêves écrasés (1991) de Chantal T. Spitz et Tâdo, Tâdo, wéé ! ou « No more baby » (2012) de Déwé Gorodé, cet article se propose d'analyser la dialectique entre indépendance et interdépendance qui caractérise les littératures francophones du Pacifique insulaire. Après avoir montré que l'indépendance demeure une aspiration inaboutie dans la Polynésie française de Spitz et dans la Nouvelle-Calédonie de Gorodé, on présente un tel inaboutissement comme la figure même de l'interdépendance qui oblige les personnages polynésiens ou kanak à se construire entre deux mondes, entre la culture française et la culture indigène. Une telle interdépendance se voit ultimement relue dans la capacité des littératures du Pacifique insulaire à modifier le roman importé par l'Occident et à le faire lire comme le genre de l'agentivité plutôt que de l'individu.

Abstract

Based on Chantal T. Spitz's L'Île des rêves écrasés (1991) and Déwé Gorodé's Tâdo, Tâdo, wéé ! ou « No more baby » (2012), this article aims to analyze the tension between independence and interdependence that characterizes the Francophone literatures of the Pacific Islands. After having shown that independence remains an unfulfilled aspiration in both Spitz's French Polynesia and Gorodé's New Caledonia, such an unfulfillment is presented as the very figure of interdependence that forces Polynesian or Kanak characters to live between two worlds, articulating French culture and indigenous culture. Such interdependence is ultimately re-examined in the ability of Pacific Islands literature to modify the Western novel: after being imported from Europe, the novelistic form integrates indigenous patterns and describes totemic agents instead of individuals.

© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.

IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Les littératures francophones du Pacifique insulaire sont susceptibles de répondre à bien des caractérisations¹. Ainsi, elles peuvent notamment être présentées comme des littératures périphériques. Elles relèvent en effet de territoires qui n'ont jamais accédé à l'indépendance. D'un point de vue politique et économique, la Nouvelle-Calédonie et la Polynésie française demeurent explicitement rattachées à la France. Par là, ces îles paraissent illustrer de façon remarquable les inégalités et les disparités que, selon le modèle de Wallerstein, la globalisation engendre entre les régions du monde². Elles se révèlent subordonnées à un centre européen qui les maintient à la périphérie du système capitaliste mondial et qui contraint fortement leur développement. Par un effet de rebond, les littératures de la Nouvelle-Calédonie et de la Polynésie française semblent alors participer des modèles qui, s'inspirant des thèses de Wallerstein, décrivent le système littéraire mondial suivant une série de centres et de périphéries — on pense principalement aux travaux de Moretti et Casanova³. De cette manière, quoiqu'elles s'écrivent dans un idiome qui reste bien placé dans la hiérarchie globale des langues, ces littératures francophones sont données comme mineures⁴. Leur communauté d'origine leur offre des ressources plus que limitées en termes de lectorat, d'institutions et de capital symbolique⁵. Aussi une

¹ Pour une approche globale des littératures du Pacifique insulaire et de leurs problématiques, voir Jean BESSIÈRE et Sylvie ANDRÉ (éds), *Littératures du Pacifique insulaire : Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande, Océanie, Timor Oriental. Approches historiques, culturelles et comparatives/Literatures of the Pacific Islands: New Caledonia, New Zealand, Oceania, East Timor. Historical, Cultural and Comparative Perspectives*, Paris, Honoré Champion, 2013 ; Michelle KEOWN, *Pacific Islands Writing. The Postcolonial Literatures of Aotearoa/New Zealand and Oceania*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2007.

² Voir Immanuel WALLERSTEIN, *The Capitalist World-Economy*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 1979.

³ Voir Franco MORETTI, *Distant Reading*, Londres/New York, Verso, 2013 et Pascale CASANOVA, *La République mondiale des Lettres*, édition revue et corrigée, Paris, Seuil, 2008.

⁴ Sur la hiérarchie des langues en contexte global, lire notamment Pascale CASANOVA, *La Langue mondiale. Traduction et domination*, Paris, Seuil, 2015. Pour une écologie des littératures suivant les rapports de force entre les langues, voir Alexander BEECROFT, *An Ecology of World Literature. From Antiquity to the Present Day*, Londres/New York, Verso, 2015.

⁵ Dans de tels modèles, le statut de littérature mineure implique inévitablement un renvoi à Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975. Pour une mise au point sur la notion de littérature mineure, voir Mycéala SYMINGTON, « World Literature and Minor Literatures », dans Jean BESSIÈRE et Gerald GILLESPIE (éds), *Contextualizing World Literature*, Bruxelles, Peter Lang, 2015, pp. 111-119 ; Galin TIHANOV, « Do "Minor Literatures" Still Exist? The Fortunes of a Concept in the Changing Frameworks of Literary History », dans

augmentation de leur visibilité dépend-elle en partie de leur éventuelle reconnaissance par le centre parisien.

De la même façon, ces littératures sont régulièrement désignées comme postcoloniales⁶. Comme l'a notamment démontré Evans pour la Nouvelle-Zélande, une telle désignation suppose inévitablement de préciser le paradigme du postcolonial à partir des littératures du Pacifique insulaire⁷. Ce paradigme ne s'entend pas tellement dans un sens temporel — s'il disait seulement les littératures postérieures à l'indépendance, aux empires coloniaux, il serait dénué de toute pertinence dans le cas des littératures de la Nouvelle-Calédonie et de la Polynésie française. Au contraire, le postcolonial fonctionne ici suivant une dimension adversative : il qualifie les littératures francophones du Pacifique insulaire comme des discours qui questionnent, critiquent et déconstruisent les récits imposés par le colonisateur, par le dominant⁸. Autrement dit, ces littératures se constituent comme des foyers de résistance à travers lesquels les autochtones, les indigènes s'attachent à formuler leur histoire et leur culture, cherchant *de facto* à construire un monde qui soit une alternative à celui qui leur est imposé par la globalisation⁹.

Qu'elles soient caractérisées comme postcoloniales ou comme périphériques, les littératures francophones du Pacifique insulaire se voient dès lors prêter une propriété commune : dans les deux cas, elles sont présentées dans un rapport — de hiérarchie ou d'opposition — à la métropole française et à sa littérature. Autrement dit, elles sont définies suivant un jeu relationnel qui place leur identité sous le signe de l'interdépendance. Pour illustrer une telle identité, cet article entend se centrer sur deux romans, à savoir *L'Île des rêves*

Vladimir BRTI (éd.), *Reexamining the National-Philological Legacy: Quest for a New Paradigm?*, Amsterdam, Rodopi, 2014, pp. 169-190.

⁶ Pour un exemple de ce type de désignation, voir Michelle KEOWN, *op. cit.*

⁷ Voir Patrick EVANS, *The Long Forgetting. Post-colonial Literary Culture in New Zealand*, Christchurch, Canterbury University Press, 2007.

⁸ Sur la valeur adversative du postcolonial, voir l'ouvrage fondateur de Bill ASHCROFT, Gareth GRIFFITHS et Helen TIFFIN, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, Londres/New York, Routledge, 1989. Pour une approche de cette même valeur adversative envisagée au regard des littératures francophones, voir Jean-Marc MOURA, « Sur quelques apports et apories de la théorie postcoloniale pour le domaine francophone », dans Jean BESSIÈRE et Jean-Marc MOURA (éds), *Littératures postcoloniales et francophonie. Conférences du séminaire de Littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle*, Paris, Honoré Champion, 2001, pp. 149-167.

⁹ On reprend ici la lecture que Cheah propose des littératures postcoloniales. Voir Pheng CHEAH, *What is a World? On Postcolonial Literature as World Literature*, Durham/Londres, Duke University Press, 2016.

écrasés (1991) de Chantal T. Spitz et *Tâdo, Tâdo, wée ! ou « No more baby »* (2012) de Déwé Gorodé. Par la comparaison de ces deux romans, respectivement tahitien et néo-calédonien, on vise ici à mettre en évidence une dialectique qui opère dans bien des œuvres littéraires du Pacifique insulaire francophone et qui noue indépendance et interdépendance. Ainsi, tout en figurant une aspiration à l'autodétermination, les romans de Spitz et Gorodé font en permanence le constat de leurs relations au centre français, à l'Occident. Par là même, ils invitent ultimement à être lus dans leur contribution au système littéraire mondial et, plus précisément, dans leur apport à une réflexion sur la forme du roman contemporain.

L'indépendance comme aspiration frustrée

Dans les deux romans, l'indépendance se voit implicitement ou explicitement suggérée comme un horizon auquel les autochtones aspirent. La domination française est en effet décrite comme une source de souffrance pour les personnages polynésiens et kanak¹⁰. À ce titre, elle engendre une résistance de leur part. Les textes de Spitz et Gorodé disposent ainsi des situations au cours desquelles les indigènes en viennent à contester leur statut de subalternes et le silence qu'un tel statut leur impose¹¹. Blessés par des décisions politiques qui ne tiennent absolument pas compte de leurs personnes, ils cherchent à faire entendre leur voix et à revendiquer leurs droits. Ils réclament une forme d'autodétermination : ils veulent décider par eux-mêmes du devenir de leur communauté et de leur terre. Leurs revendications se heurtent néanmoins à l'implacabilité du centre français et de ses alliés politiques locaux. L'indépendance demeure inaccessible au terme des romans qui instituent la résistance autochtone comme une lutte inachevée et, donc, appelée à se poursuivre.

Dès son prologue, *L'Île des rêves écrasés* dépeint l'arrivée des Européens comme un véritable drame existentiel pour les Polynésiens — les Mā'ohi¹². Cette arrivée se voit associée à deux conséquences négatives : d'une part, les indigènes ont été dépossédés de leur terre ; d'autre part, ils ont été soumis par les colons occidentaux

¹⁰ Conformément à l'usage de Gorodé, on fait ici le choix d'orthographier le mot « kanak » comme un nom et un adjectif invariables.

¹¹ Il faut reconnaître ici un écho à Gayatri Chakravorty Spivak, *A Critique of Postcolonial Reason. Toward a History of the Vanishing Present*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1999.

¹² Conformément à l'usage de Spitz, le mot « mā'ohi » est ici utilisé comme un nom et un adjectif invariables.

qui les tiennent pour des êtres inférieurs. Dans le roman de Spitz, la métropole française est donc perçue par les autochtones comme une force qui les exploite à son propre profit. De cette manière, lors de la Seconde Guerre mondiale, elle encourage les jeunes indigènes à s'engager dans l'armée et à combattre l'Allemagne nazie. Or, pour les parents qui voient leurs fils être envoyés sur le front européen, cette guerre ne concerne pas la Polynésie : leurs enfants sont appelés à défendre une « Mère Patrie inconnue »¹³ et à protéger des intérêts qui leur sont étrangers. En d'autres mots, la vie des autochtones se trouve littéralement mise à la disposition du pays qui les a privés de leur liberté et de leur terre. Après avoir longtemps paru se plier au traitement que leur inflige la France, ceux-ci finissent toutefois par protester quand le président décide d'installer une base de lancement de missiles nucléaires sur l'île de Ruahine. La famille de Tematua et, plus généralement, les habitants de cette île cherchent à faire réviser cette décision. Il leur semble injuste de devoir subir des essais que le gouvernement français ne veut pas réaliser au sein de l'Hexagone. Ils ont bien conscience que de tels essais constituent une menace réelle pour leur santé et pour la nature qui, aux yeux de Tematua, va être défigurée et profanée. C'est pourquoi les Polynésiens tentent d'organiser leur résistance sous la conduite de Terii et de Tetiare. Ils rédigent et signent une pétition qui demande à leurs représentants politiques de faire entendre leur opposition à la base de lancement et d'amener la métropole à renoncer à celle-ci. À cette occasion, les Mā'ohi formulent pour la première fois un désir — encore maladroit — d'autodétermination dans le roman de Spitz. Néanmoins, un tel désir se voit clairement ignoré par le centre occidental. Les habitants de Ruahine se rendent ainsi compte qu'ils ont été trahis par leurs élus locaux : afin de combler un important déficit dans leur budget, ceux-ci n'ont pas hésité à sacrifier l'île réclamée par le gouvernement français. Dès lors, dans la suite du roman, la base de lancement est bel et bien construite et le premier tir de missile a lieu. Sur ce point, la résistance du peuple polynésien se révèle vaine : complètement méprisé dans ses revendications, celui-ci paraît très loin d'obtenir une quelconque indépendance ou autonomie politique. Dans son épilogue, *L'Île des rêves écrasés* souligne d'ailleurs combien l'autodétermination demeure un horizon distant. Régulièrement évoquée au cours des vingt années qui ont suivi l'installation de la base, celle-ci a constamment été remise à plus tard par les hommes

politiques en place qui, soucieux de leur carrière, ont toujours veillé à maintenir de bonnes relations avec la métropole. Par conséquent, au lieu d'avoir été freinée par les protestations, la présence française a continué à bouleverser le paysage et la société de Ruahine. Alors qu'elle est vitale pour les Polynésiens, la nature a été largement altérée par l'industrialisation, qui n'a cessé de renforcer les inégalités entre les métropolitains et les indigènes. Aussi le mécontentement grandit-il en permanence parmi les autochtones. Comme le note la narratrice, Tetiara, une explosion de violence n'est pas à exclure dans le futur. Inaccomplie, l'indépendance agit comme un rêve qui anime de plus en plus de Polynésiens. Le personnage de Terii en témoigne de façon paradigmatique. Celui-ci s'investit dans un parti qui milite ouvertement pour l'indépendance et qui, avec le temps, prend une importance croissante dans une société lassée des promesses non tenues de la France et des élus locaux.

Dans *Tâdo, Tâdo, wée ! ou « No more baby »*, la Nouvelle-Calédonie se trouve agitée par un désir d'indépendance similaire. Chez Gorodé aussi, les indigènes vivent la colonisation comme une blessure permanente. En ce sens, ils commémorent « la prise de possession de leur pays par Napoléon III » comme « la date fatidique du “deuil kanak” »¹⁴. Ils se rappellent en effet qu'à cette date, ils ont perdu leur terre et une partie de leur identité. Tels qu'ils sont présentés dans le roman, ils apparaissent alors engagés dans une lutte pour conjurer cette perte. Comme le rappelle la narration, ils ont réussi à obtenir des progrès quant à leur statut. En 1946, ils ont notamment vu abolir le régime de l'Indigénat qui les excluait du droit commun et qu'ils assimilent à un véritable apartheid. Ils ont également bénéficié de la loi-cadre Defferre qui les dotait d'une certaine autonomie interne et qui, comme dans le cas des pays africains, était censée préparer l'indépendance. Or, dans le contexte que décrit l'œuvre de Gorodé, cette loi-cadre est révoquée par l'État français. Comme le notent les politiciens kanak, cette révocation se révèle une conséquence paradoxale de la décolonisation : après avoir perdu ses colonies du Maghreb et de l'Afrique subsaharienne, la métropole entend conserver et exploiter davantage ses territoires du Pacifique, qui « devient ainsi le nouveau pré carré de l'impérialisme français »¹⁵. Dans cette optique, elle veut faire passer le statut Lemoine « visant

¹⁴ Déwé GORODÉ, *Tâdo, Tâdo, wée ! ou « No more baby »*, Pirae, Au vent des îles, 2012, p. 117.

© BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.

¹⁵ *Ibid.*, p. 65.

IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

à minorer encore plus la place du peuple kanak dans son pays »¹⁶. Face à ce nouveau statut discriminatoire que le centre essaie d'instaurer, les indigènes cherchent à exprimer leur opposition. Dans un contexte international où le socialisme progresse dans les pays du tiers-monde, ils veulent à leur tour combattre « l'exploitation capitaliste » et « la domination impérialiste »¹⁷ que figure la France. Pour ce faire, ils organisent des manifestations et mettent en place le Front de libération nationale kanak et socialiste (FLNKS). Ils décident un boycott actif des élections proposant le statut Lemoine. De cette façon, tout en se livrant à des affrontements avec les forces de l'ordre, ils en viennent à détruire et à occuper des propriétés coloniales. De même, ils ouvrent des écoles populaires kanak qui ont pour mission d'enseigner les langues et la culture indigènes aux enfants. Par là, de telles écoles doivent empêcher la perpétuation du système colonial, à laquelle est dédiée l'instruction officielle. À travers toutes ces initiatives, les autochtones espèrent réellement peser sur le devenir de la Nouvelle-Calédonie. Ils se voient toutefois confrontés à des autorités coloniales qui refusent d'écouter leurs revendications et qui prennent diverses mesures pour étouffer le mouvement indépendantiste. Par le biais d'une série de pressions financières, ces autorités parviennent à faire fermer la plupart des écoles populaires kanak. En outre, elles orchestrent une répression de plus en plus violente des manifestations et des contestations indigènes. Les arrestations et les morts se multiplient dans un climat qui ne cesse de se détériorer et qui conduit à l'assassinat du leader kanak indépendantiste. De cette manière, au terme de *Tâdo, Tâdo, wée ! ou « No more baby »*, l'indépendance demeure l'objet d'une lutte constante pour le peuple kanak, qui doit continuer à composer avec le centre français. Certes, ce peuple est dépeint comme étant « sur son chemin de paix vers la pleine souveraineté »¹⁸. Mais celle-ci est renvoyée dans un futur flou, qui interdit toute datation : *de facto*, l'autodétermination échappe à l'horizon du roman.

Par leurs arguments respectifs, qui obéissent à la réalité historique et politique de la Polynésie française et de la Nouvelle-Calédonie, les œuvres de Gorodé et Spitz instaurent dès lors l'indépendance comme une thématique inachevée. Cependant, en une sorte de renversement critique, elles utilisent un tel inachèvement comme un

¹⁶ *Ibid.*, p. 138.

¹⁷ *Ibid.*, p. 148.

¹⁸ *Ibid.*, p. 343.

outil qui leur permet d'analyser les communautés mā'ohi et kanak contemporaines. En figurant le maintien d'un lien institutionnalisé à la France, ces romans peuvent offrir un symbole remarquable de l'interdépendance qui définit désormais les cultures et les littératures francophones du Pacifique insulaire – et qui, il faut l'ajouter, continuerait à les caractériser même après l'indépendance. En ce sens, l'autodétermination et son échec ne doivent pas se lire uniquement comme des matières politiques dont la fiction se saisit. Ils amènent plus fondamentalement à interroger la problématique propre à des sociétés qui doivent se construire dans la rencontre et la cohabitation de deux mondes distincts.

L'interdépendance comme devenir culturel

Comme l'a très bien montré Saussy, les empires maritimes impliquent un sens marqué de la différence¹⁹. Parce qu'ils rapprochent des cultures qui n'avaient jusque-là aucun contact entre elles, ils tendent à valoriser la mesure de l'altérité. À l'inverse des empires terrestres, ils rendent moins évidente la pensée d'une forme d'unité, de continuité culturelle. Il en résulte que, dans les romans de Spitz et Gorodé, les personnages ne prétendent pas fusionner les mondes occidental et pacifique en un seul ensemble. Toutefois, ils savent également qu'ils ne peuvent échapper à l'autre monde, représenté par la France, et qu'ils doivent parvenir à le coudre à leur univers kanak ou mā'ohi. En cela, ils témoignent d'une véritable lucidité et refusent une vision idéaliste selon laquelle il leur serait possible de revenir à un monde indigène originel. Dans les deux œuvres, celui-ci est tenu pour définitivement perdu : la colonisation appartient pleinement à l'histoire polynésienne et kanak. Tout en cherchant à la combattre, les protagonistes essaient dès lors d'intégrer son inévitable héritage et de le faire servir à la construction de leur présent et de leur futur.

Dans *L'Île des rêves écrasés*, le prologue fonctionne comme un long chant mélancolique qui explique comment, par les changements qu'elle a introduits, la colonisation a brisé l'unité du monde ancestral. En même temps, ce chant formule un appel à la renaissance et à la résistance de la culture mā'ohi qui doit refuser l'unicité du monde moderne importé et imposé par la France. Par là, le roman

¹⁹ Voir Haun SAUSSY, « By Land or Sea, Models of World Literature », dans Jean BESSIÈRE et Gerald GILLESPIE (éds), *op. cit.*, pp. 61-69.

de Spitz se présente explicitement comme un exposé de la dualité culturelle : les personnages indigènes doivent exister dans une forme d'entre-deux. Ils se situent au croisement entre la tradition locale et la modernité occidentale. Pour reprendre les termes de Gilroy et les adapter au contexte polynésien, on peut dire que ces personnages se définissent selon une double conscience : parce qu'ils fréquentent simultanément deux cultures, ils ne peuvent jamais relever d'un seul et même monde²⁰. Les trois enfants de Tematua se voient d'ailleurs décrits comme les paradigmes de cette double conscience : « mélange de deux cultures, [ils] ne seront jamais entiers. Quand leur esprit comprendra le monde des Blancs, leur âme criera la douleur de leur terre et de leur peuple. Éternel déracinement de l'esprit. Immortel enracinement du ventre »²¹. Comme le montre l'extrait cité, Terii, Eritapeta et Tetiare se trouvent dans une position complexe. Parce qu'elle les amène à parler français et tahitien, à maîtriser les savoirs ancestraux, transmis par leur père, et les connaissances modernes, véhiculées par l'enseignement officiel, leur double conscience se révèle porteuse d'une déchirure qui risque d'engloutir ces personnages s'ils ne parviennent pas à trouver un équilibre entre les deux mondes. Eritapeta illustre parfaitement la faillite existentielle qui résulte d'une incapacité à assumer sa duplicité culturelle. Se sentant plus moderne qu'indigène, la jeune fille voudrait n'appartenir qu'à l'univers apporté par la métropole. C'est pourquoi elle refuse de vivre pleinement son amour pour un homme mā'ohi. En rejetant un de ses mondes, elle s'inflige une douleur perpétuelle : malheureuse et alcoolique, elle se condamne à un vide sentimental qui traduit son incomplétude ontologique. À l'inverse de leur sœur, Terii et Tetiare démontrent leur aptitude à marier la tradition indigène et la modernité occidentale. Néanmoins, une telle aptitude ne signifie pas qu'ils ne souffrent pas de leur double conscience. Au contraire, quand la métropole installe sa base de lancement de missiles nucléaires sur leur île, ils perdent l'espoir d'une fusion harmonieuse entre leurs deux mondes. Ils comprennent que la culture coloniale risque de détruire la tradition. Aussi décident-ils d'utiliser les outils de la modernité pour défendre et renforcer la culture indigène. Après avoir étudié l'archéologie en France durant sept ans, Terii revient à Ruahine et s'attache à mettre au jour des vestiges de l'ancien monde mā'ohi. De cette manière, il déconstruit le discours des Occidentaux à l'aide de

²⁰ Voir Paul GILROY, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, Cambridge, Harvard University Press, 1993.

²¹ Chantal T. SPITZ, *op. cit.*, p. 86.

leurs propres savoirs. En révélant le passé ancestral des Polynésiens, il détruit l'idée selon laquelle la colonisation aurait apporté la civilisation parmi les habitants du Pacifique. De la même façon, Tetiare se met à rédiger l'histoire de sa famille et de son peuple. Avec son frère, elle constate en effet que la tradition orale ne suffit plus à une époque où l'écriture est devenue la norme dominante. Grâce à la langue et à la graphie qu'elle a apprises dans l'enseignement mis en place par la France, elle peut conférer une nouvelle pérennité à la culture tahitienne²². Par la diffusion de son texte, elle rejoint en outre la définition paradigmatique de l'entreprise postcoloniale : comme le lui indique Terii, elle permet aux indigènes de se réappropriier l'histoire qui leur appartient et qui leur avait été confisquée par le méta-discours occidental de la colonisation. En un jeu de mise en abyme, une telle entreprise se voit clairement identifiée à celle du roman de Spitz. Ainsi, Tetiare est donnée comme l'auteure même de l'œuvre que le lecteur est en train de parcourir. Dans sa structure même, cette œuvre fait alors coexister deux mondes. En tant que roman écrit, elle emprunte inévitablement à la modernité occidentale. Cependant, dans le récit même, elle intercale de longs hymnes qui reproduisent l'importance de l'oralité pour les Polynésiens. De même, ce roman mêle des mots tahitiens au français, à la langue du colonisateur²³. Il institue un idiome qui est propre à la littérature francophone de Tahiti et qui exhibe sa double conscience linguistique et culturelle.

Cette double conscience se voit tout aussi clairement énoncée dans *Tâdo, Tâdo, wée ! ou « No more baby »*²⁴. Témoignant d'une grande lucidité, les personnages kanak estiment complètement vain de vouloir nier la coprésence de deux mondes en Nouvelle-Calédonie. À ce titre, dans l'une des dernières scènes du roman, ils se rendent à une cérémonie au cours de laquelle le drapeau français et le drapeau kanak vont flotter ensemble. Ils souscrivent pleinement et consciemment à la symbolique que porte une telle cérémonie : il

²² Sur la thématisation de l'écriture dans *L'Île des rêves écrasés*, voir Béatrice SUDUL, « L'Écrit en filigrane, regard sur deux romans polynésiens », dans Jean BESSIÈRE et Sylvie ANDRÉ (éds), *op. cit.*, pp. 61-80.

²³ Sur l'usage particulier du français dans les littératures du Pacifique et notamment dans *L'Île des rêves écrasés*, voir Titaua PORCHER, « Les Enjeux de l'emploi du français dans la littérature "autochtone" du Pacifique », dans Jean BESSIÈRE et Sylvie ANDRÉ (éds), *op. cit.*, pp. 209-229.

²⁴ Pour une approche générale de la littérature kanak entre deux mondes, voir Raylene RAMSAY, « Multiculturalisme, métissage et hybridité dans les productions littéraires de la "Kanak-Nouvelle-Calédonie" », dans Jean BESSIÈRE et Sylvie ANDRÉ (éds), *op. cit.*, pp. 113-131.

s'agit pour eux et pour la Nouvelle-Calédonie d'assumer une histoire connectée qui implique irrémédiablement deux cultures distinctes. En reconnaissant cette histoire connectée, les indigènes rejoignent l'enseignement du leader indépendantiste Tjibaou, qui les exhorte à ne pas poursuivre le rêve illusoire d'un monde ancien inchangé par la colonisation : « Le retour à la tradition, c'est un mythe [...] ». La recherche de l'identité, le modèle, pour moi, il est devant soi, jamais en arrière. C'est une reformulation permanente. Et je dirai que notre lutte actuelle, c'est de pouvoir mettre le plus possible d'éléments appartenant à notre passé, à notre culture dans la construction du modèle d'homme et de société que nous voulons »²⁵. Dans le roman de Gorodé, le père de Tâdo, Tiapi, actualise très concrètement les principes posés par Tjibaou. Il s'attache à articuler les pratiques ancestrales et les données modernes dans la vision des choses qu'il inculque à ses enfants. De cette façon, tout en leur transmettant les traditions kanak, il les encourage à bien travailler à l'école et à s'y approprier les savoirs dispensés par la métropole. Ayant compris que la société a changé, il veut que sa descendance puisse se mouvoir entre les deux mondes. Plus précisément, il souhaite que celle-ci soit capable de comprendre et d'utiliser les concepts des Occidentaux pour contester leurs discours et protéger la culture kanak. Ainsi, Tiapi et ses enfants développent une lutte indigène qui repose en partie sur des cadres critiques modernes. Ils défendent leurs intérêts et leur culture en recourant à un intertexte socialiste et marxiste. Ils renforcent la visibilité et l'identité de la communauté kanak à travers une série de symboles empruntés à l'idéologie moderne et occidentale des États-nations — ils se dotent notamment d'un drapeau, d'une devise et d'un hymne. À l'instar de Tâdo, ils ouvrent également des écoles inspirées du modèle européen, mais chargées de diffuser la culture et les langues kanak. En d'autres mots, les indigènes en viennent à se moderniser tout en veillant à consolider leurs traditions. Dans cette optique, l'écriture joue ici un rôle tout aussi fondamental que dans *L'Île des rêves écrasés*. À l'image de Tetiara, Tâdo mesure la précarité d'une société qui, à l'époque contemporaine, prétendrait se baser uniquement sur la transmission orale. Pour préserver la mémoire et le patrimoine de son clan et de sa tribu, elle enregistre et retranscrit « les berceuses, les comptines, les chants, les poèmes, les contes, les discours et les récits »²⁶ que son père et ses

²⁵ Déwé GORODÉ, *op. cit.*, p. 341. © BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.

²⁶ *Ibid.*, p. 259.

IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

tantes lui racontent. Héritage du monde moderne, l'écriture se voit manipulée par la femme kanak en vue de narrer et de faire connaître l'histoire de son peuple. Par un jeu de mise en abyme, qui assimile Tâdo à l'auteure du texte donné à lire, l'œuvre de Gorodé rappelle celle de Spitz et s'institue comme le résultat même d'une culture autochtone du Pacifique entrée dans le monde de l'écrit. Parsemé de mots et d'expressions kanak, ce roman francophone reproduit dans son matériau linguistique la duplicité culturelle qu'il figure. Il modifie la forme et la langue littéraires du centre par ses propres racines indigènes.

Comme on vient de le voir tant chez Gorodé que chez Spitz, le roman en vient ultimement à exposer sa poétique. Tout en décrivant le double monde qui compose les régions du Pacifique insulaire francophone, il s'instaure lui-même comme un objet de l'interdépendance, de l'entre-deux. En intégrant un contenu local, la forme romanesque venue d'Occident évolue sous l'emprise des sociétés polynésienne et kanak. Parce qu'elle est amenée à dire un être-au-monde qui est propre aux cultures du Pacifique et qui, *ipso facto*, ne correspond pas à l'ontologie occidentale, elle dispose une autre façon de figurer ses agents. En ce sens, tel qu'il s'écrit et qu'il se donne à lire depuis la Polynésie française et la Nouvelle-Calédonie, le roman contemporain engage une réévaluation de son anthropologie et de son histoire. Par les perspectives ontologiques qu'il convoque et qu'il actualise, il appelle à une relativisation et à un décentrement de la définition — anthropologique — occidentale du genre romanesque.

Le roman comme genre de l'interdépendance

Dans la tradition occidentale, le roman est usuellement défini comme le genre de l'individu²⁷. Dans sa forme européenne moderne, il dessine en effet ses agents selon une ontologie que, dans les termes de Descola, on peut qualifier de naturaliste et qui articule la différence des intériorités à la ressemblance des extériorités²⁸. Autrement dit, dans le roman occidental, le sujet s'apparente aux autres hommes par son corps et s'en distingue par un esprit singulier. En outre, au

²⁷ Pour quelques exemples de théories occidentales du roman qui placent celui-ci sous le signe de l'individu, voir Thomas PAVEL, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003 ; Georg LUKÁCS, *La Théorie du roman*, traduit de l'allemand par Jean CLAIREVOYE, Paris, Éditions Denoël, 1968 ; Marthe ROBERT, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972 ; Ian WATT, *The Rise of the Novel. Studies in Defoe, Richardson, and Fielding*, Harmondsworth, Penguin Books, 1968.

²⁸ Voir Philippe DESCOLA, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

nom de ce même esprit, l'individu se voit peint à travers un principe de différenciation ontologique : tenu pour un représentant de l'exception humaine, il existe dans une transcendance au regard du reste de la nature — comme l'illustre remarquablement *Robinson Crusoé*, cette transcendance suppose et légitime très souvent une forme de maîtrise et de domination du monde²⁹.

Il faut toutefois constater qu'une telle caractérisation du roman ne fonctionne plus face à *L'Île des rêves écrasés* et *Tâdo, Tâdo, wéé ! ou « No more baby »*. Les romans francophones du Pacifique insulaire se construisent en dehors de la perspective de l'individu, de l'ontologie naturaliste et de l'exception humaine. En réalité, ils disposent un agent que, toujours à la suite de Descola, on pourrait dire totémique³⁰. Cet agent se fonde sur une ontologie qui se pense suivant une similarité des intériorités et des extériorités. Par là, dans les romans kanak et polynésien, l'être-au-monde se révèle foncièrement relationnel : il ne peut s'instituer que dans son lien aux autres membres de sa famille et de sa tribu, avec lesquels il partage l'esprit et la terre des ancêtres. Dans le même ordre d'idées, il se donne à travers une relation d'interdépendance, spirituelle et physique, avec cette terre : refusant tout principe de différenciation ontologique, il se conçoit dans un rapport de continuité avec la nature qui est le siège de sa vie, de sa tribu et de sa généalogie. On comprend dès lors que la lutte pour l'indépendance dépasse le seul domaine politique et revêt une dimension ontologique : en étant dépossédés de leurs terres, les agents sont privés d'une part d'eux-mêmes dans les romans francophones du Pacifique insulaire.

Dans *L'Île des rêves écrasés*, le lien ontologique à la terre se trouve mis en évidence à travers une pratique qui est répétée à plusieurs reprises. À l'instar de Tematua, ses trois enfants voient leur placenta être enseveli dans le sol de Ruahine. De cette manière, les personnages sont explicitement placés dans un continuum avec la nature à laquelle ils sont inextricablement et originellement liés. En outre, en plantant un arbre à pain aux endroits où reposent leurs placentas respectifs, ils reconnaissent et perpétuent leur interdépendance avec cette nature. À l'image du ventre de la mère, la terre constitue une matrice qui nourrit les personnages durant toute leur vie. À ce titre, ceux-ci doivent lui témoigner de la gratitude et prendre soin d'elle

²⁹ Sur l'exception humaine, voir Jean-Marie SCHAEFFER, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007. © BREPOLS PUBLISHERS

³⁰ Voir Philippe DESCOLA, *op. cit.* THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY. DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

en retour. Ils ne peuvent dès lors être que consternés devant l'installation de la base de lancement de missiles sur leur île. En plus de défigurer la nature qu'ils chérissent, une telle infrastructure traduit un véritable mépris à l'égard de celle-ci. L'île se voit réduite à n'être qu'un simple jouet des hommes occidentaux qui l'exploitent et la détruisent sans considération. Or, pour les personnages mā'ohi, cette île n'appartient à personne : elle incarne la communauté dont elle fait partie. Elle unit les générations passées, présentes et futures. C'est pourquoi, quand ils sont expropriés de la terre où reposent leurs placentas, Tematua et ses enfants se voient atteints dans leur identité. Privés d'un fondement essentiel de leur être-au-monde relationnel, ils se sentent incomplets, comme en témoigne Terii qui conserve un peu de sable du domaine familial et qui y plonge régulièrement ses mains dans une quête mélancolique du lien originel perdu. Le jeune garçon montre ainsi que la communion avec la nature tient une place centrale pour lui et pour les autres personnages polynésiens. En ce sens, il n'est pas étonnant que le roman de Spitz multiplie les scènes actualisant une telle communion. À son retour de la Seconde Guerre mondiale, qui a été un événement traumatique et qui a marqué une séparation douloureuse avec sa terre natale, Tematua se baigne nu dans la mer afin de restaurer un contact direct et purificateur avec la nature dont il descend. De même, après avoir appris la construction future de la base, qui ébranle leur relation à l'île, Terii et Tetiare répètent le geste paternel : ils s'apaisent dans la mer nourricière qui leur permet de se régénérer et de trouver l'énergie de lutter. La nature se voit donc définie comme une force vitale qui trouve peut-être sa plus parfaite expression dans les scènes d'amour physique qu'elle accueille. Les corps de Tematua et Emere fusionnent pour la première fois sur une plage, tandis que leur fils, Terii, et Laura s'unissent sur une montagne. Dans les deux cas, l'interdépendance rejoint une sorte de paroxysme : le lien avec la nature appelle la communion, tout aussi fondamentale, entre les personnages. Ceux-ci ne peuvent s'appréhender qu'à travers leurs relations mutuelles. De cette façon, l'œuvre de Spitz se présente comme un roman familial en raison même des fondements anthropologiques de l'être-au-monde qu'elle figure : il n'est pas possible de dire l'histoire d'un agent sans inévitablement convoquer la communauté dans laquelle il s'inscrit. Tematua, Terii et Tetiare portent d'ailleurs tous des noms qui sont puisés dans leur généalogie. De ce fait, ils se donnent comme des êtres explicitement unis par un esprit ancestral qui passe de géné-

ration en génération. Ils apparaissent inséparables de la collectivité bâtie par un passé et une terre partagés.

Dans *Tâdo, Tâdo, wée ! ou « No more baby »*, on aperçoit tout aussi clairement le rôle définitoire de cette collectivité dans le dessin de l'agent kanak. Comme le note la narration, il est en réalité risqué « de vouloir développer une part d'individualité dans la micro-société insulaire où l'on n'existe qu'en termes de rapport parental avec l'autre »³¹. La singularisation ontologique n'est pas adaptée à l'être-au-monde kanak : s'il en venait à se couper de ses parents, le personnage rendrait son existence impossible. Il serait incapable de se penser et d'agir dans la mesure où tous les comportements et toutes les conduites reposent sur les relations qu'il établit avec sa famille, avec son clan et avec sa tribu. L'agent se révèle donc indissociable d'une communauté plus vaste. *Ipsa facto*, l'histoire de Tâdo se confond avec celle de toute sa famille — sa grand-mère, ses parents, ses tantes, ses oncles, ses frères, ses sœurs, ses nièces et ses neveux. Conformément à la coutume kanak, cette famille se voit d'ailleurs composée de jumeaux éponymes. De cette façon, des prénoms identiques reviennent d'une génération à l'autre — Tâdo, par exemple, porte le même nom que sa grand-mère et que l'une de ses nièces. Ces jumeaux éponymes sont considérés comme des doubles l'un de l'autre. Ils sont censés se succéder dans le temps et occuper la même fonction dans le clan. En tant que figure auctoriale placée dans le texte, Tâdo s'institue bien comme l'héritière de sa grand-mère, qui maîtrisait à la perfection l'art du conte, de la narration. La troisième Tâdo, la fille d'Alo, s'inscrit alors dans la lignée de ses doubles éponymes : dans une sorte d'épilogue, elle prend à son tour la parole et annonce qu'elle vient de donner à lire le récit composé par sa tante. En ce sens, la narration repose littéralement sur des agents actualisant un héritage spirituel qui se répète indéfiniment de génération en génération. L'esprit des ancêtres se voit pleinement assumé par les personnages. Ceux-ci savent que les défunts continuent à peupler la terre du clan et à participer de la définition des agents. Aussi les vivants recourent-ils à l'expression « *i tēpé*, "ceux-là" » pour désigner les morts et « signifier leur présence implicite et permanente dans la vie quotidienne »³². Tâdo témoigne exemplairement d'une telle présence, dans la mesure où elle peut voir les défunts à l'aube, au crépuscule et dans ses rêves. Par là même, cette femme n'est jamais seule :

³¹ Déwé GORODÉ, *op. cit.*, p. 127. © BREPOLS PUBLISHERS

THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.

³² *Ibid.*, p. 228. IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

elle se trouve constamment entourée d'êtres invisibles qui contribuent à son agentivité — ils l'aident à prévoir certains événements. À travers l'exposé de son être-au-monde relationnel, Tâdo signale qu'en s'engageant dans la lutte collective pour l'indépendance, elle ne fait que manifester son ontologie kanak. Bien qu'elle soit célibataire et qu'elle n'ait pas d'enfant, elle existe uniquement par et pour les autres. Elle soutient sa famille et son peuple qui, en un jeu d'interdépendance, lui fournissent le sens de sa vie. Parce que sa sœur Alo est séparée de son compagnon Willy, Tâdo devient le double de celle-ci et l'aide à éduquer ses enfants. De même, en tant qu'enseignante, elle aide les jeunes générations kanak à se construire dans le respect et le maintien de leur communauté. En rejoignant la lutte indigène, Tâdo souligne également l'importance de la terre pour les Kanak. Comme dans le roman de Spitz, cette terre n'est pas conçue comme une possession que les autochtones veulent reprendre. Elle constitue plutôt une part d'eux-mêmes. De cette manière, un clan et sa terre sont éponymes : la toponymie exprime l'interdépendance de la communauté et « fixe son identité »³³. Cette interdépendance est emphatisée par les figures des tantes Ali et Alo qui sont formées à l'usage médicinal des plantes : ces deux femmes incarnent le rôle fondamental de la nature et du lien à celle-ci dans l'immunité et la plénitude de l'être-au-monde kanak. De plus, tout comme dans *L'Île des rêves écrasés*, une scène d'union charnelle vient maximiser la fonction matricielle de cette nature : en faisant l'amour sur de la mousse, près d'une cascade, Willy et Alo incorporent leur fusion dans l'interdépendance qui les rattache à la terre.

En définitive, les romans de Spitz et Gorodé disposent une double lecture de l'interdépendance. À un premier niveau, ils figurent l'interdépendance de leurs agents et de leurs mondes — tout comme le personnage est indissociable de sa relation à la terre et à la communauté, le monde indigène suppose nécessairement son lien forcé et ineffaçable à la métropole. À un second niveau, de telles figurations amènent à envisager l'interdépendance que ces romans introduisent dans le système littéraire mondial. Amené par la métropole et par les circuits de la globalisation, le roman est modifié par son contact avec les cultures du Pacifique insulaire et, *de facto*, il se réinscrit transformé dans ces mêmes circuits de la globalisation. Par conséquent, le roman ne fonctionne pas tellement comme un facteur d'homogénéisation imposé par le centre aux périphéries littéraires. Il s'ins-

taure au contraire comme une forme susceptible d'être modelée par ces périphéries et d'introduire un principe d'hétérogénéité dans le monde global contemporain. En ce sens, *Tâdo, Tâdo, wéé ! ou « No more baby »* et *L'Île des rêves écrasés* contribuent à tracer la nouvelle géographie du roman qu'évoque Carlos Fuentes³⁴. Ces deux œuvres permettent d'exposer la diversité qui compose le globe terrestre. Elles autorisent une vision excentrée de l'humanité : elles montrent que l'homme peut se penser de bien des façons — à travers le jeu relationnel et comparatif qu'elles engagent avec la métropole, elles instituent le totémisme comme une alternative au naturalisme dans la conception de l'humain. De ce fait, toujours selon le même procès d'interdépendance, les romans du Pacifique insulaire appellent à revenir sur la tradition théorique occidentale du roman. En effet, comme le note Kundera, l'histoire du roman est rétroactive : les modèles romanesques sont constamment relus et réinterprétés par les nouveaux romans qui paraissent et circulent dans le monde³⁵. À ce titre, l'agentivité totémique des œuvres de Gorodé et Spitz implique de reconsidérer la proposition qui tient le roman pour le genre de l'individu. Ces œuvres indiquent qu'une telle proposition pouvait être recevable dans un monde où le roman occidental — européen — faisait paradigme. À l'inverse, cette même proposition perd sa pertinence dans un monde global où les romans non occidentaux deviennent à leur tour des paradigmes. Il convient dès lors de définir plus largement le roman comme le genre qui figure l'être-au-monde et les conditions de son agentivité. Dans cette optique, le dessin de l'individu ne constitue plus qu'une variante dans une représentation plus vaste des possibles de l'agent anthropologique. Par son utilisation de l'ontologie totémique, le roman francophone du Pacifique insulaire participe justement de l'élargissement et de l'ouverture de tels possibles.

Bibliographie

ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth et TIEFFIN Helen, *The Empire Writes Back. Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*, Londres/New York, Routledge, 1989.

BEECROFT Alexander, *An Ecology of World Literature. From Antiquity to the Present Day*, Londres/New York, Verso, 2015.

³⁴ Voir Carlos FUENTES, *Géographie du roman*, traduit de l'espagnol (Mexique) par Céline ZINS, Paris, Gallimard, 1997.

³⁵ Voir Milan KUNDERA, *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993.

- BESSIÈRE Jean et ANDRÉ Sylvie (éds), *Littératures du Pacifique insulaire : Nouvelle-Calédonie, Nouvelle-Zélande, Océanie, Timor Oriental. Approches historiques, culturelles et comparatives/Literatures of the Pacific Islands: New Caledonia, New Zealand, Oceania, East Timor. Historical, Cultural and Comparative Perspectives*, Paris, Honoré Champion, 2013. BIBLIOTHÈQUE DE LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE 114.
- CASANOVA Pascale, *La République mondiale des Lettres*, édition revue et corrigée, Paris, Seuil, 2008. POINTS ESSAIS.
- , *La Langue mondiale. Traduction et domination*, Paris, Seuil, 2015.
- CHEAH Pheng, *What is a World? On Postcolonial Literature as World Literature*, Durham/Londres, Duke University Press, 2016.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
- DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.
- EVANS Patrick, *The Long Forgetting. Post-colonial Literary Culture in New Zealand*, Christchurch, Canterbury University Press, 2007.
- FUENTES Carlos, *Géographie du roman*, traduit de l'espagnol (Mexique) par Céline ZINS, Paris, Gallimard, 1997. ARCADES.
- GILROY Paul, *The Black Atlantic. Modernity and Double Consciousness*, Cambridge, Harvard University Press, 1993.
- GORODÉ Déwé, *Tâdo, Tâdo, wée ! ou « No more baby »*, Pirae, Au vent des îles, 2012.
- KEOWN Michelle, *Pacific Islands Writing. The Postcolonial Literatures of Aotearoa/New Zealand and Oceania*, Oxford/New York, Oxford University Press, 2007.
- KUNDERA Milan, *Les Testaments trahis*, Paris, Gallimard, 1993.
- LUKÁCS Georg, *La Théorie du roman*, traduit de l'allemand par Jean CLAIREVOYE, Paris, Éditions Denoël, 1968.
- MORETTI Franco, *Distant Reading*, Londres/New York, Verso, 2013.
- MOURA Jean-Marc, « Sur quelques apports et apories de la théorie post-coloniale pour le domaine francophone », dans Jean BESSIÈRE et Jean-Marc MOURA (éds), *Littératures postcoloniales et francophonie. Conférences du séminaire de Littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle*, Paris, Honoré Champion, 2001, pp. 149-167.
- PAVEL Thomas, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003.
- ROBERT Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset, 1972.
- SAUSSY Haun, « By Land or Sea. Models of World Literature », dans Jean BESSIÈRE et Gerald GILLESPIE (éds.), *Contextualizing World*

- Literature*, Bruxelles, Peter Lang, 2015, pp. 61-69. NOUVELLE POÉTIQUE COMPARATISTE/NEW COMPARATIVE POETICS.
- SCHAEFFER Jean-Marie, *La Fin de l'exception humaine*, Paris, Gallimard, 2007. NRF ESSAIS.
- SPITZ Chantal T., *L'Île des rêves écrasés*, Pirae, Au vent des îles, 2007.
- SPIVAK Gayatri Chakravorty, *A Critique of Postcolonial Reason. Toward a History of the Vanishing Present*, Cambridge/Londres, Harvard University Press, 1999.
- SYMINGTON Mycéala, « World Literature and Minor Literatures », dans Jean BESSIÈRE et Gerald GILLESPIE (éds), *Contextualizing World Literature*, Bruxelles, Peter Lang, 2015, pp. 111-119. NOUVELLE POÉTIQUE COMPARATISTE/NEW COMPARATIVE POETICS.
- TIHANOV Galin, « Do "Minor Literatures" Still Exist? The Fortunes of a Concept in the Changing Frameworks of Literary History », dans Vladimir BITI (éd.), *Reexamining the National-Philological Legacy: Quest for a New Paradigm?*, Amsterdam, Rodopi, 2014, pp. 169-190. STUDIA IMAGOLOGICA 22.
- WALLERSTEIN Immanuel, *The Capitalist World-Economy*, Cambridge/New York, Cambridge University Press, 1979.
- WATT Ian, *The Rise of the Novel. Studies in Defoe, Richardson, and Fielding*, Harmondsworth, Penguin Books, 1968.

